

Un exemple de théâtre combatif au XIX^e siècle : « Si les canadiennes le voulaient! » de Laure Conan

Sylvie Jolette

Number 2, Spring 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/041039ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/041039ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'histoire du théâtre du Québec

ISSN

0827-0198 (print)

1923-0893 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Jolette, S. (1987). Un exemple de théâtre combatif au XIX^e siècle : « Si les canadiennes le voulaient! » de Laure Conan. *L'Annuaire théâtral*, (2), 99–112.
<https://doi.org/10.7202/041039ar>

Sylvie Jolette

**UN EXEMPLE DE THÉÂTRE COMBATIF AU XIX^e SIÈCLE:
"SI LES CANADIENNES LE VOULAIENT!" DE LAURE CONAN**

LORSQU'ON tente d'esquisser le portrait de la littérature québécoise du dix-neuvième siècle, le premier aspect qu'on souligne est sans aucun doute son étroite liaison avec les principaux thèmes idéologiques d'alors, soit l'agriculture et le nationalisme. Instrument de propagande par excellence, cette littérature cristallise son énergie dans la défense de l'idéologie clérico-nationaliste bien plus que dans la technique littéraire en tant que telle. Dominé politiquement, économiquement et culturellement, le peuple québécois doit constamment lutter pour vivre, pour respirer. Par le biais de sa littérature, il tente de sauvegarder sa langue, sa foi et sa culture.

Dans un tel climat, il n'est pas étonnant de remarquer également une fervente adhésion aux valeurs traditionnelles, dites de "refuge". La préoccupation du peuple se centre avant tout sur la conservation du peu qui lui reste bien plus que dans l'innovation. Bien que perçue négativement de nos jours, cette réaction était à l'époque la seule voie, l'unique solution. N'est-ce pas cette passion de la terre et ce sentiment national, inculqués par l'élite québécoise, qui ont contribué à perpétuer la civilisation québécoise malgré les rudes coups dont elle a été la cible pendant plus de deux siècles?

Dans cet esprit national et conservateur, Laure Conan publiait en 1886 un dialogue patriotique intitulé **Si les Canadiennes le voulaient!**¹. Discutant sur les événements politiques et sur la santé du sentiment national dans le pays, les personnages que fait vivre l'auteure constatent que le diagnostic n'est pas des plus brillants. Accusant l'esprit de parti, la vanité des politiciens et l'anglicisation d'être les principaux agents de l'affaiblissement du caractère national, Laure Conan lance un sévère appel à ses concitoyens et surtout à ses concitoyennes: gardienne des mœurs et de la foi, la femme doit retrousser ses manches et enrayer la peste qui amenuise le patriotisme. N'est-ce pas une femme, sainte Geneviève, qui a

sauvé Paris? N'est-ce pas encore une femme, sainte Jeanne d'Arc, qui a sauvé la France? Donc ce sera une fois de plus une femme, les femmes, qui sauveront la nation québécoise. En tout cas, c'est ce rôle que revendique fortement pour elles Laure Conan.

Reflète de la société, le théâtre du XIX^e siècle devient le témoin de toute une époque dont les composantes essentielles nous sont révélées à travers **Si les Canadiennes le voulaient!** L'étude des thèmes et des personnages — et même des faiblesses — de cette pièce nous amène à rechercher quelle perception y est véhiculée de la femme, d'une part, et de l'Anglais, d'autre part. Par comparaison avec divers périodiques de l'époque, par exemple **l'Action française**, nous pourrions ainsi vérifier si la mentalité qui se dégage de cette oeuvre de Conan reflète bien la mentalité de toute une collectivité.

La situation théâtrale

L'ouvrage, qui se présente davantage comme une brochure patriotique que comme une pièce de théâtre, évoque une discussion menée entre trois personnages: Madame Dermant, Monsieur Vagemmes et Mademoiselle du Vair (nièce de Madame Dermant); échange qui porte sur le patriotisme et sur le rôle des femmes dans le sauvetage de la nation canadienne-française menacée de périr. A travers les dialogues, ressort constamment le double idéal de foi et de patriotisme de l'auteure qui entend défendre une thèse nationaliste. Celle-ci nous est cependant livrée toute nue, enrobée d'aucune intrigue, contrairement à d'autres oeuvres où un récit sert de prétexte à l'exposition de la thèse². Les opinions et les convictions de Laure Conan sont ici exposées directement, sans artifice.

La discussion porte en effet sur des événements réels dont nous pouvons, à l'aide de certaines indications, retracer les correspondances historiques. Signalons entre autres, à la fin de la conversation, l'allusion de Monsieur Vagemmes au "triste 16 novembre"³. Date importante s'il en fut une dans notre histoire nationale: il s'agit de la pendaison de Louis Riel, le 16 novembre 1885, acte qui entraîna une suite de conséquences néfastes pour le Canada.

La mort de Louis Riel a porté un dur coup à l'unité canadienne: les fondements mêmes de la Confédération en sont remis en cause. Mason

Wade note que "l'agitation dans le Québec contre l'exécution d'un Canadien français sommairement condamné par un jury et un juge anglais devint une révolution politique"⁴. Donc, lorsque Monsieur Vagemmes affirme que "le Canada traverse des jours mauvais et troublés"⁵, ce jugement correspond parfaitement à la situation réelle qui sévit au Canada en 1886. Ainsi en est-il lorsque le même Monsieur Vagemmes souligne que depuis le 16 novembre "les discours patriotiques n'ont pas manqué"⁶. En effet, durant la fin de l'année 1885 et le début de 1886, ne dénombre-t-on pas dans le Canada français une centaine d'assemblées destinées à protester contre la mort de Riel et contre "le parti des pendards"? La plus populaire est sans doute celle tenue à Montréal, au Champ-de-Mars, dès novembre 1885. Plus de quarante mille auditeurs viennent y écouter des orateurs de marque dont un certain Honoré Mercier, qui profite de l'occasion pour se créer un capital politique en vue des élections prévues pour l'automne 1886. Le discours de ce dernier s'amorce par une phrase qui ne manque pas d'émouvoir son auditoire: "Riel, notre frère, est mort"⁷. Plus tard, on dira même que le parti national de Mercier s'est érigé sur l'échafaud de Riel et grâce à lui. Les élections d'octobre 1886 donnent en effet la victoire à Mercier et c'est précisément sur ce résultat que s'ouvre la discussion dans **Si les Canadiennes le voulaient!** dont la scène se déroule "un soir d'octobre". Cette dernière précision, apportée par le narrateur, achève de situer la pièce dans le temps et dans l'histoire.

Ces élections mémorables ont donc porté le parti national de Mercier au pouvoir, mais par une faible marge seulement, preuve que le sentiment national s'affaiblit. Voilà de quoi déconcerter et inquiéter les nationalistes "pure laine" telle Laure Conan. Aussi tente-t-elle, par le biais de son oeuvre, de suggérer certaines solutions à cette crise aiguë qui s'envenime de plus en plus et risque de tuer la toute bien-aimée nation canadienne-française.

Par l'intermédiaire de ses personnages, l'auteure expose dès le début le grave problème. Toute la pièce tourne autour de ce thème de l'affaiblissement national, dont on cherchera les causes et les correctifs. Le déroulement du dialogue s'élabore en un plaidoyer visant à inciter les femmes à assurer la survie de la nation en remplissant à fond leur rôle de gardiennes de la foi et des moeurs. C'est également à la femme que l'auteure donne la charge de rallumer la flamme patriotique au coeur des Canadiens.

Tandis que le Canadien d'hier avait "une patrie avant d'avoir un parti" et "une fierté grande et simple"⁸, le Canadien de 1886 utilise le patriotisme simplement "comme cheval de bataille" ou comme "une ritournelle de convenance"⁹, ou encore "comme un sentiment de parade [...], comme une vieille toupie qu'il faut savoir faire ronfler afin d'amuser le peuple"¹⁰.

Ce "mal du temps", comme l'appelle Madame Dermant, est causé par quoi et par qui?

Pour l'auteure, c'est l'esprit de parti qui affaiblit terriblement le sentiment national et divise la nation canadienne-française. En effet, à cette époque, plusieurs déplorent ce fait. Pour les nationalistes, les partis politiques sont "une invention des colonisateurs qui, pour mieux régner, divisaient les Canadiens français"¹¹. Dénonçant violemment "le gaspillage d'énergies et les luttes fratricides inhérentes à la logique partisane", ces mêmes nationalistes réclament "l'union de tous les Canadiens français dans un seul parti homogène qui serait alors en mesure de défendre efficacement les intérêts de la nation"¹². L'un d'eux, Jules-Paul Tardivel, dira même que cet esprit de parti vient "de l'homme et du démon", alors que l'esprit catholique "vient de Dieu" et qu'il "vivifie et unit"¹³.

A cette division engendrée par l'esprit de parti, à cette source principale de l'affaiblissement du sentiment national, viennent se greffer, pour Laure Conan, deux autres causes: la vanité et l'anglicisation.

La "rage de parvenir, de jouir, de briller"¹⁴ constitue en effet pour l'auteure la deuxième grande entrave au patriotisme de sa race. Fait qu'elle juge d'autant plus honteux que "Lord Durham l'avait deviné quand il écrivait qu'avec des places, des honneurs et de l'argent on étoufferait le sentiment national"¹⁵.

Reste le problème de "l'anglification"¹⁶. Près d'un siècle après la dénonciation de Joseph Quesnel dans *l'Anglomanie, ou le dîner à l'anglaise*¹⁷, plusieurs croient encore que la langue anglaise et les usages anglais sont de meilleur ton et de meilleur goût. Seuls les prêtres savent rester "canadiens jusque dans la moëlle"¹⁸, ce à quoi Madame Dermant rend le témoignage d'une profonde reconnaissance.

Parmi toutes les causes d'affaiblissement signalées jusqu'ici, Laure Conan identifie la femme comme la principale. Empruntant une maxime très populaire à l'époque — "Les hommes font les lois, mais les femmes font les mœurs"¹⁹ — Monsieur Vagemmes soutient en effet que la vanité des hommes et "l'anglicisation" proviennent de la femme. N'est-ce pas celle-ci qui, chargée de l'éducation des enfants, donne les bons ou les mauvais plis? La vanité des femmes est "une des grandes causes de la vénalité des hommes"²⁰ et c'est ce même sexe qui pousse l'époux "à toutes les bassesses"²¹. L'anglicisation, pour sa part, fait de sérieux ravages "parmi les Canadiens [et] plus encore parmi les Canadiennes [que] la légèreté trop ordinaire aux femmes [...] empêche de comprendre que notre langue et nos usages font partie essentielle de notre vie nationale"²².

A en croire ces griefs, on pourrait conclure que l'homme est bon et que c'est la femme qui le rend mauvais; que cette responsabilité totale, qu'on dévolue à la femme, fait partie de l'ordre naturel des choses puisque les hommes sont censés faire les lois et les femmes, les mœurs. Si l'homme manque de virilité, s'il est davantage susceptible de vanité personnelle que de fierté nationale, c'est à cause de son éducation. Et qui l'éduque? La femme. Celle-ci, irrémédiablement, doit tout soigner: vanité et vénalité, en plus de la rougeole de son petit dernier!

Les lectrices sont momentanément soulagées lorsque Madame Dermant réplique à Monsieur Vagemmes: "Vous nous faites la belle part"²³, ou encore: "C'est un peu fort, monsieur!"²⁴. Momentanément, disons-nous, car on réalise finalement que ces répliques, loin de contredire les propos de Monsieur Vagemmes, servent au contraire à les justifier et à les appuyer davantage. Ces pseudo-protestations donnent la chance à M. Vagemmes de produire des arguments qui renforcent ses énoncés. A la réplique "C'est un peu fort" l'homme répond: "Non, Madame, ce ne serait que plus juste [...] vous êtes responsables. Les hommes font les lois, mais les femmes font les mœurs"²⁵. Selon lui, c'est à la femme que revient la charge de revigorer le patriotisme.

L'auteure entérine ce jugement en reconnaissant que la source du patriotisme se situe d'abord au foyer. C'est là que se trament les changements, c'est là "que se prépare l'avenir"²⁶. Car sur la scène politique le patriotisme est menacé: il est "comme une étincelle dans la boue"²⁷. N'est-ce pas pour cette raison que Monsieur Vagemmes a

abandonné la vie publique où il sentait son patriotisme s'altérer? Rien à faire dans l'arène politique: tout doit se jouer au foyer. Après avoir dit et redit que l'honneur et l'avenir d'une nation reposent dans les "faibles mains" des femmes²⁸, Monsieur Vagemmes ajoute que pour permettre au peuple canadien-français d'atteindre sa glorieuse destinée les femmes doivent premièrement "opposer promptement une digue infranchissable aux flots de la vénalité"²⁹, deuxièmement "dissiper l'aveuglement de parti"³⁰ et, troisièmement, sauvegarder la langue, les moeurs et la foi. Pour remplir tous ces devoirs, il faut aux femmes de la force. Or l'énergie ne peut être puisée que dans la foi, "seule force vraie qui nous reste"³¹.

Sans doute, Monsieur Vagemmes reconnaît que de telles solutions sont d'application difficile, mais elles ne s'en imposent pas moins, quand on considère que la menace pèse sur la nation et que "l'Angleterre a déjà absorbé bien des nationalités"³². Toutefois il demeure optimiste: le passé glorieux de notre race prouve que "nous avons la vie dure"³³. Il rappelle le phénomène de notre étonnante conservation, grâce au lapinisme des Canadiennes françaises. Et afin de maintenir cette conservation, afin d'assurer la gloire et l'avenir de sa patrie, il "donnerait tout son sang comme une goutte d'eau" pour que les Canadiennes soient "ce qu'elles doivent être"³⁴. La discussion se clôt sur cette phrase pathétique.

Les personnages

Comme nous venons d'en avoir un aperçu, Monsieur Vagemmes donne ici l'image d'un pur patriote. Il devient tout ému lorsque Mademoiselle du Vair entonne le chant national. Ce même personnage quitte le milieu corrompu de la vie publique afin de conserver sa flamme patriotique. Amant de la patrie, il prodigue de beaux conseils et de belles recommandations aux femmes; pour sa part, il se contente de défendre sa patrie en paroles et de larmoyer sur sa piètre situation tout en accusant les autres de leur inaction. Homme très instruit, il ne rate aucune occasion de nous le rappeler: il cite Montaigne, Charlemagne et beaucoup d'autres auteurs aussi aisément qu'on récite un chapelet. Il tient le langage d'un homme cultivé, qui a réponse à tout. Ancien politicien, il a la parole facile. Parole qui d'ailleurs frôle le lyrisme.

Heureusement que ce lyrisme et cet utopisme sont contrebalancés par le réalisme et le caractère plus "terre à terre" des personnages féminins.

Lorsque Monsieur Vagemmes propose des formules pour l'établissement d'une nation idéale et qu'il proclame: "Il nous faudrait le sang réparateur, comme disait Léon XIII", Mademoiselle du Vair s'empresse de demander "comment s'obtient le sang réparateur"³⁵, intervention qui témoigne de son souci du concret. De même Madame Dermant incite Monsieur Vagemmes à être plus réaliste. Ainsi, lorsque celui-ci recommande à la femme "d'opposer une digue infranchissable aux flots de la vénalité", elle lui répond: "Pardon: cette digue infranchissable, avec quoi voudriez-vous la construire?"³⁶.

Madame Dermant, comme on a pu le constater, amène du piquant à la discussion. Et ce, tant par son réalisme qui s'oppose à l'idéalisme de son visiteur que par l'utilisation de comparaisons et d'images qui rendent son langage très coloré, voire humoristique. Elle compare les hommes publics à des moutons qui "sautent d'un champ dans l'autre pour avoir plus d'herbe"³⁷. Fréquemment elle utilise l'ironie, grâce à quoi la pièce nous fait parfois sourire. Ce subtil humour constitue un aspect important et même essentiel de la pièce dont l'intérêt sans lui serait moindre. Cependant, le personnage ne laisse pas de nous décevoir malgré son vif esprit. Présentée comme une femme ayant du "cran", Madame Dermant se pâme vite malgré tout devant Monsieur Vagemmes, ce qui vient amoindrir partiellement son caractère. Elle le contredit, lui décoche même des traits, mais finalement se rallie à cet homme qui incarne le patriotisme. Evidemment, c'est toujours lui qui a raison. Au départ de son visiteur, le commentaire de l'hôtesse prouve qu'elle n'a jamais été en véritable contradiction avec lui ou, si elle l'a jamais été, elle ne l'est plus. Dissimulée au cours de la discussion, l'admiration de Madame Dermant pour Monsieur Vagemmes se manifeste à la fin: "Quel dommage que nous ayons été les seules à l'entendre!"³⁸.

La nièce de Madame Dermant, Mademoiselle du Vair, joue un rôle qui paraît secondaire, de prime abord. Il n'en est pourtant rien. Les interrogations, les exclamations et même la naïveté de la jeune fille permettent au discours de Monsieur Vagemmes de prendre de plus amples dimensions. En ce sens, son rôle de soutien est important. Lorsque Monsieur Vagemmes, par exemple, dénonce la fourberie des politiciens, elle s'exclame tout étonnée: "Mais c'est la honte même!"³⁹, ce qui suscite de la part de Monsieur Vagemmes de nouvelles précisions.

Ces trois personnages animés par la plume de Laure Conan ne

laissent pas que de nous sembler très froids. Agissant strictement comme véhicules thématiques, ils tiennent des propos qui ont l'air d'avoir été soigneusement calculés et programmés, ce qui n'est pas sans rendre la discussion artificielle. Mais ce sont là des impressions qui ne peuvent échapper au subjectivisme, étant conditionnées par une vision toute moderne des choses. Le danger couru par l'émission de telles opinions menace en effet l'objectivité des regards posés sur le passé avec des yeux d'aujourd'hui.

La thèse

Les opinions et les idéologies qui ressortent à travers les propos de ces personnages reflètent-elles néanmoins la mentalité des gens de l'époque? Oui, si l'on tient compte des sentiments de la majorité visiblement attachée à l'Angleterre et détestant le chant de la Marseillaise "qui rappelle au vif les horreurs de la Révolution"⁴⁰. On respecte volontiers les Anglais car, selon Madame Dermant, n'est-ce pas "un Anglais qui a donné aux Canadiens français le titre de peuple de gentilshommes"? C'est en effet Lord Elgin "qui a qualifié de temps héroïques les premiers temps de la colonie"⁴¹. A l'exemple de Madame Dermant, Monsieur Vagemmes entretient une haute considération pour les Anglais. Il affirme même que "nous pouvons dire à l'Angleterre en 1886 ce que Mgr Plessis disait en 1794 dans la cathédrale de Québec: "Non, vous n'êtes pas notre ennemie, nation généreuse"⁴². Monsieur Vagemmes n'en prend pas moins le soin de faire certaines distinctions: bien que les coutumes anglaises soient respectables, elles "sont méprisables chez nous, pour la raison bien simple que nous avons du sang français et non du sang anglais dans les veines"⁴³.

Tout comme la perception de l'Anglais, celle de la femme correspond aussi à l'opinion de la collectivité d'alors. A l'instar d'autres périodiques, tant de la fin du siècle dernier que du début du présent siècle, **l'Action française** précise le rôle que l'on confie à la femme: "[Les femmes] sont, avec le clergé, la racine et la force du Canada français, les conservatrices de la langue et des traditions françaises et de la foi"⁴⁴. Soit hasard, soit influence de Laure Conan, plusieurs articles de l'époque empruntent des propos qui nous rappellent **Si les Canadiennes le voulaient!** Dans **l'Action française**, entre autres, l'éditorialiste Fadette écrit: "Si toutes les Canadiennes françaises sentent profondément que beaucoup

dépend d'elles, de leur attitude, de leur action, de leurs convictions, de leur patriotisme, nous verrons bientôt un beau progrès dans le pays"⁴⁵. Il est vrai que Fadette (de son vrai nom Henriette Dessaulles) fut probablement une connaissance de Laure Conan qui, au moment de la rédaction de cet article (1918), était toujours de ce monde. Un autre texte, publié la même année et signé Annette Saint-Amant, emprunte la même expression: "Ah! si les mères tout d'abord le voulaient!... Elles sauraient bien bouter dehors ces redoutables complices de l'anglicisateur si fréquemment installés à la table même de la famille"⁴⁶. Outre l'emploi du "si" et de "le voulaient", notons le rôle important que l'auteure confie à la femme pour "bouter dehors" l'anglais et ses complices. On raconte même, dans **l'Action française**, qu'une mère de famille donnait une taloche à tous ceux des siens qui prononçaient le moindre mot en anglais, en leur ordonnant: "Parlez donc comme du monde!"⁴⁷. Cette femme aux moyens énergiques agissait pareillement à l'égard de la religion: elle refusait de nourrir ceux qui manquaient la messe. "Tout comme l'atteste l'histoire de notre survivance", conclut l'article, "où se porte la femme, là est la victoire"⁴⁸. La similitude de ces propos avec ceux de Laure Conan se retrouve tant au niveau de la forme des expressions utilisées que du fond. Nous voici donc en face d'une opinion non exclusive à l'auteure de **Si les Canadiennes le voulaient!**, mais issue d'un sentiment collectif.

Contemplés à travers notre regard actuel, tous ces devoirs qu'on entendait confier à la femme nous apparaissent plus qu'immenses en comparaison des droits qu'elle possédait alors. Qu'il nous suffise de rappeler que la personne du sexe "faible" était considérée, au point de vue juridique, comme une personne mineure. Elle n'avait ni droit de vote ni aucun autre droit civil, sinon sous la tutelle de son mari dont elle dépendait essentiellement. Or, loin de revendiquer une augmentation des droits de la femme, Laure Conan maintient au contraire que le rôle de l'épouse est d'aider son homme "sans trop le laisser voir"⁴⁹. Elle fait dire à Monsieur Vagemmes: "Vos devoirs envers la patrie me semblent d'autant plus importants, d'autant plus grands que votre rôle est effacé et laisse tout l'éclat et toute la gloire aux hommes"⁵⁰. Ce même Monsieur Vagemmes, qui attribue à la femme une si grande fonction, n'en veut pas moins qu'elle demeure dans l'ombre: "Dieu sait que je ne souhaite pas vous voir jamais sur le husting, ni aux polls; au fond je suis pour la loi salique"⁵¹.

Les nationalistes de cette époque sont généralement reconnus comme anti-féministes par les historiens d'aujourd'hui, ainsi que le rappelle Denis Monière:

"On demandait à la femme de rester au foyer, d'avoir une nombreuse progéniture et d'inculquer à ses enfants les valeurs nationales. Ils [les nationalistes] ne pouvaient accepter l'émancipation de la femme car elle allait à l'encontre de leur stratégie nataliste: la revanche des berceaux"⁵².

La revanche des berceaux était censée compenser l'impuissance politique de nos représentants. Même Madame Dermant, une femme, accepte ce fait. Lorsque Monsieur Vagemmes formule des objections au droit de vote féminin, elle s'empresse de le rassurer: "Cette audacieuse déclaration ne vous fera pas d'ennemies"⁵³.

* * *

Un des défauts les plus remarquables dans l'ensemble de la littérature du XIX^e siècle est sans conteste l'étalage des connaissances. **Si les Canadiennes le voulaient!** n'a garde d'y échapper. Plus de vingt fois, les personnages citent des auteurs et ce, dans seulement trente-deux pages de texte. Des "comme disait Garneau"⁵⁴; des citations de Bossuet, de Mgr Plessis, de Joseph de Maistre; des références à Montaigne, Lacordaire, Charlemagne, Mgr Taché, Léon XIII, Eugénie de Guérin, inondent la pièce de théâtre à en noyer le lecteur et encore plus le spectateur éventuel. Tout le naturel de la discussion se trouve brisé par une telle pléthore d'énumérations et de citations.

Autre faiblesse: la présence de passages versifiés, qui viennent interrompre la discussion en prose, n'est pas sans créer un certain agacement. Agacement provoqué, reconnaissons-le, par la perte de l'habitude du théâtre en vers et des discussions poétiques de la période classique. Relevons à titre d'exemple un propos de Madame Dermant:

Il n'y aurait là rien d'effrayant...

Tout à coup elle s'exclame:

Alors qu'il prend sa source à l'océan divin,
Le ruisseau ne saurait se changer en ravin⁵⁵.

Enfin, à la place d'un débat idéologique, le spectateur ou le lecteur aurait peut-être préféré voir ou lire des scènes dans lesquelles il aurait pu de lui-même déduire que le patriotisme était à la baisse, ou encore constater les méfaits de l'anglicisation et de l'esprit de parti. Or dans l'ensemble de la pièce trois gestes seulement sont posés: l'arrivée de Monsieur Vagemmes, son départ et le chant de Mademoiselle du Vair. La présence d'un narrateur vient alourdir encore davantage le cadre par trop guindé de la discussion.

Doit-on tenir à l'endroit de Laure Conan un grief trop rigoureux pour ces entorses à l'intérêt dramatique? Ne faut-il pas, au contraire, faire preuve d'indulgence et reconnaître à l'auteure le mérite d'avoir défendu à fond son idéal et sa patrie? Sans doute faut-il lire cette pièce avec un certain recul. Les valeurs défendues à l'époque diffèrent sensiblement de celles que l'on véhicule aujourd'hui, encore que sur certains points elles demeurent bien actuelles comme, par exemple, la lutte contre l'anglicisation. On peut être choqué de la perception qu'ont de la femme les personnages de Laure Conan: encore une fois, il ne faut pas oublier que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, au Québec comme dans l'ensemble des sociétés, la femme est considérée essentiellement comme une matrice reproductrice et une éducatrice d'enfants.

Si cette oeuvre était reportée à la scène — elle aurait été jouée à Québec, lors du centenaire de son auteure, en 1945 — il faudrait aller la voir avant tout comme un document historique, social et politique, et non comme une pièce de théâtre. En effet, bien plus que dans l'esthétique, cette pièce, tout comme la plupart des "chefs d'oeuvre" littéraires du XIX^e siècle canadien, cristallise son énergie dans la défense des idéologies clérico-nationalistes. Le dessein de Laure Conan n'était nullement de faire rire ou d'émouvoir; son but était de susciter chez les Canadiens et les Canadiennes la remontée du sentiment national et rien d'autre.

* * *

En abordant la lecture de **Si les Canadiennes le voulaient!**, nous avons cru y voir le premier livre de revendication féminine au Canada

français. Nous nous sommes vite aperçue qu'il n'en était rien. Cette brochure patriotique n'a rien de révolutionnaire: elle est plutôt réactionnaire. Pouvons-nous pour autant lui reprocher ce fait? Nous croyons avoir suffisamment démontré que ce qui nous semble aujourd'hui rétrograde, voire inacceptable, peut s'expliquer par une meilleure connaissance de l'époque étudiée.

Face au danger, la société canadienne-française d'alors va chercher moins à innover qu'à conserver le peu qu'elle possède. Cet attachement aux valeurs traditionnelles, incluant bien sûr le rôle de la femme, peut expliquer la survivance de la race française et de sa culture au Canada. Comme le mentionne Albert Memmi, "dans les conditions de dépendance coloniale, l'affranchissement religieux, comme l'éclatement de la famille, aurait composé un risque grave de mourir à soi-même"⁵⁶. Voilà une phrase à retenir devant la tentation de dévaloriser injustement la famille et ses valeurs traditionnelles. En ce sens, l'oeuvre de Laure Conan s'inscrit avant tout dans une forme de théâtre combatif et engagé.

-
1. Laure Conan, **Si les Canadiennes le voulaient!**, Québec, typographie de C. Darveau, 1886, 59 p.
 2. Signalons à titre d'exemple **les Pionniers du lac Nomingue ou les Avantages de la colonisation** (1883) de Mgr Jean-Baptiste Proulx.
 3. **Si les Canadiennes le voulaient!**, Montréal, Leméac, 1974, p. 62.
 4. Mason Wade, **les Canadiens français, de 1760 à nos jours**, t. 1, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1963, p. 455.
 5. Laure Conan, **op. cit.**, p. 62.
 6. **Ibid.**, p. 62.
 7. René Durocher et al., **Histoire du Québec contemporain**, Québec, Boréal Express, 1979, p. 276.
 8. Laure Conan, **op. cit.**, p. 40.
 9. **Ibid.**, p. 40.
 10. **Ibid.**, p. 45.
 11. Denis Monière, **le Développement des idéologies au Québec**, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1977, p. 222.
 12. **Ibid.**, p. 222.
 13. Pierre de Grandpré, **Histoire de la littérature française au Québec**, t. 1, Montréal, Beauchemin, 1967, p. 318.

14. Laure Conan, **op. cit.**, p. 41.

15. **Ibid.**, p. 63.

16. **Ibid.**, pp. 54-55. Dans la présentation de l'édition de 1974, Étienne-F. Duval relève comme une impropriété ce terme d'"anglification". Un coup d'oeil dans les dictionnaires de l'époque lui aurait appris que cette expression était alors courante et signifiait l'adoption de la langue, mais aussi des lois et des coutumes anglaises, tandis que le terme d'"anglicisation" ne concernait que la langue.

17. Joseph Quesnel, "L'Anglomanie ou le Dîner à l'anglaise, 1802. Comédie en un acte et en vers", **la Barre du Jour**, juillet-décembre 1965, pp. 117-141.

18. Laure Conan, **op. cit.**, p. 55.

19. **Ibid.**, p. 41.

20. **Ibid.**, p. 64.

21. **Ibid.**, p. 67.

22. **Ibid.**, p. 54.

23. **Ibid.**, p. 42.

24. **Ibid.**, p. 41.

25. **Ibid.**, p. 41.

26. **Ibid.**, p. 57.

27. **Ibid.**, p. 43.

28. **Ibid.**, p. 52.

29. **Ibid.**, p. 52.

30. **Ibid.**, p. 53.

31. **Ibid.**, p. 52.

32. **Ibid.**, p. 53.

33. **Ibid.**, p. 53.

34. **Ibid.**, p. 72.

35. **Ibid.**, p. 63.

36. **Ibid.**, p. 52.

37. **Ibid.**, p. 40.

38. **Ibid.**, p. 72.

39. **Ibid.**, p. 44.

40. **Ibid.**, p. 69.

41. **Ibid.**, p. 55. Laure Conan semble oublier que c'est ce même Lord Elgin qui favorisa la scission des Canadiens français en deux partis politiques "irréconciliables", dans le but de les affaiblir politiquement. Voir Mason Wade, **op. cit.**, t. 1, p. 280.

42. Laure Conan, **op. cit.**, p. 56. Voir Mason Wade, **op. cit.**, t. 1, p. 118.

43. Laure Conan, **op. cit.**, p. 56.
44. Fadette, "La Canadienne", **l'Action française**, vol. II, Montréal, Éditions Ligue des Droits du Français, 1918, p. 243.
45. **Ibid.**, p. 157.
46. Annette Saint-Amant, "Que les femmes s'en mêlent", **l'Action française**, vol. III, Montréal, 1918, p. 446.
47. **Ibid.**, p. 445.
48. **Ibid.**, p. 446.
49. Laure Conan, **op. cit.**, p. 67.
50. **Ibid.**, p. 58.
51. **Ibid.**, p. 67. La loi des Francs Saliens ou "loi salique" remonte au IV^e siècle; elle excluait les femmes du droit de succession à la terre des ancêtres. Mille ans plus tard, le souvenir vague de cette loi fut invoqué par des légistes qui tentaient de justifier "a posteriori" une décision des états généraux déclarant les femmes inaptes à succéder à la couronne de France.
52. Denis Monière, **op. cit.**, p. 237.
53. Laure Conan, **op. cit.**, p. 68.
54. **Ibid.**, p. 42.
55. **Ibid.**, p. 70.
56. Albert Memmi, **Portrait du colonisé**, Montréal, Éditions l'Étincelle, 1972, p. 99.

Sylvie Jolette